

Niva Lorenzini

1. Peut-être faudrait-il réunir la première et la seconde réponses, car il ne fait aucun doute que l'évolution de la poésie italienne jusqu'au second xx^e siècle l'a conduite en direction de la prose. En Italie, et je crois aussi en France, l'époque des débats (fin des années 50 – début des années 60) a en effet donné lieu à une réflexion sur le statut formel de la poésie, avec une option prise en faveur du mélange, du choc linguistique, de l'écriture collage, de la contamination. On ne peut aujourd'hui agir en poésie sans tenir compte de cette ouverture au mélange des styles, et sans reconnaître les effets importants de la perception du corps dans les années 60 et 70. Tout cela a conspiré contre une notion de *poésie pure*, – mais depuis un certain temps, une lignée canonique de la poésie italienne (celle de Montale, par exemple) s'était déjà engagée vers l'affirmation de plus en plus nette du point de vue narratif (réaffirmé par le Sereni des *Strumenti umani* de 1965 et par le Giudici de la *Vita in versi*, parue la même année).

Une grande variété de pulsions nouvelles s'impose malgré tout à qui veut interpréter l'évolution de la poésie au cours des dernières décennies. On assiste à une tendance vers la communication, sous des formes très diversifiées : de l'écriture façon journal intime hors normes du Montale des années 70 ou de Giovanni Raboni, Maurizio Cucchi, Giovanni Giudici, Antonio Porta, et de toute une génération de poètes plus jeunes qui pratiquent parfois un intimisme de manière, faute de sujets plus solides, à l'état de lieux d'un paysage du corps chez de jeunes et très jeunes poètes, de Valerio Magrelli à Gabriele Frasca et Elisa Biagini. Face à eux, on trouve les ouvertures de la parole poétique à la dimension théâtrale, comme chez Luzi, chez Patrizia Valduga, chez de nombreux poètes dialectaux, au premier rang desquels Baldini, ou encore chez Sanguineti, qui s'oriente de plus en plus vers une dimension théâtralisée et hybride de la parole, globalisée, polyphonique, qui se met en scène par la voix et par la vue. Occupent une place à part ceux qui mettent la voix de la poésie à l'épreuve d'un écosystème disloqué et d'un réel laïcisé : tel Zanzotto dans ses derniers textes (*Meteo, Sovrimpressioni*), qui ne sont plus des recueils systématiques mais des « travaux en cours », « travaux à la dérive », où vacille l'icône de la *Poésie*, brisée en « fragments incertains ».

3. Je ne me sens pas capable de définir le langage poétique. On pourrait certainement en donner des définitions techniques, parler de littérarité du texte... Mais là n'est pas le problème. Sereni disait que la question « Qu'est-ce que la poésie ? » est une question absolue, à laquelle il ne se sentait pas capable de répondre, parce que la poésie est en situation, ou n'est pas. Je suis parfaitement d'accord avec lui.

4. Répondant en 1979 à une intervieweuse, Andrea Zanzotto éprouvait le besoin de déclarer : « ne jamais attendre de la poésie un discours direct "sur l'histoire" ». Et il ajoutait que, même lorsque la poésie paraît prononcer un tel discours, « elle en prononce souvent un autre ; et vice-versa la plus éloignée la plus "abstraite" la plus fermée des poésies peut être celle qui nous en dit le plus sur l'histoire et sur la réalité sociale. » Je suis parfaitement d'accord avec lui, notamment parce que je n'oublie pas que Zanzotto est le poète italien qui a abordé le thème de l'*impegno civile* de la poésie avec la plus grande intensité, tout en niant que la poésie doive nécessairement se donner le thème de l'*im-*

pegno comme sujet. Il suffit de lire son texte en prose *Fauer*, dans les écrits *Sull'altopiano* : lecture bouleversante, à la fois en raison de la crudité avec laquelle sont racontés les crimes de l'occupation nazie, et de l'humanité de la parole qui s'incline, sans emphase, pour recueillir le dernier regard, le dernier soupir de celui qui, jeune encore, se sacrifie, en héros. On peut lire également, dans *Idioma, Il nome di Maria Fresu*, désintégrée par une bombe dans le massacre fasciste de la gare de Bologne.

La poésie se mesure à l'*impegno civile* aussitôt qu'elle a conscience, d'un point de vue non seulement thématique mais aussi linguistique, de se situer dans son propre temps, aussitôt qu'elle se donne comme conscience critique de l'existant. Il n'est pas nécessaire, à mon avis, qu'elle ait recours à un message déclaré (dénonciation, témoignage, projet, utopie) pour convaincre du degré de tension et de passion qui l'alimente. Certes, la fin du second millénaire et le commencement du troisième ne sont pas comparables aux années où, en France comme en Italie, on discutait de l'*engagement*, lorsque Pasolini ou Sanguineti pouvaient affirmer, sur des versants opposés, entre la fin des années 50 et le commencement des années 60, leur ancrage passionné dans l'histoire (entre *Le ceneri di Gramsci* et *Purgatorio de l'Inferno*). Et pourtant on éprouve aujourd'hui le besoin de reprendre contact, sinon avec l'engagement, du moins avec l'éthique de l'action personnelle : et avoir un comportement éthique en poésie, cela ne peut aujourd'hui signifier autre chose que se confronter à la diversité, respecter les différences, prendre acte de la complexité contre tout dogmatisme (et je n'entends pas seulement celui du « terrorisme » officiellement identifié comme tel). Parler des arbres, cela n'est peut-être plus possible, pas même de nos jours.

Traduit par Renaud Pasquier

Niva Lorenzini enseigne la littérature italienne contemporaine à l'université de Bologne. Sa connaissance de la poésie italienne du xx^e siècle est sans égale. Elle dirige deux revues fort importantes : *Il verri* et *Poetiche*. Parmi une bibliographie importante, on indiquera quelques-unes de ses monographies : *Il laboratorio della poesia*, (Roma, Bulzoni, 1978) ; *Il segno del corpo : saggio su D'Annunzio* (Roma, Bulzoni, 1984) ; *Il frammento infinito : percorsi letterari dall'estetismo al futurismo* (Milano, F. Angeli, 1988) ; *Il presente della poesia 1960-1990* (Bologna, Il Mulino, 1991) ; *D'Annunzio, Palermo* (Palumbo, 1993) ; *La poesia italiana del Novecento, Bologna* (Il Mulino, 1999) ; *Le maschere di Felicità : pratiche di riscrittura e travestimento da Leopardi a Gadda* (Lecce, P. Manni, 2000) ; *Poesia del Novecento italiano*, 2 vol. (Roma, Carocci, 2002) ; *Le parole esposte* (Milano, Crocetti, 2002).

Elle a édité G. D'Annunzio (*Versi d'amore e di gloria*, Milano (Mondadori, 1984, I Meridiani, 2 vol.) ; S. Quasimodo, *Lirici greci* (Milano, Mondadori, 1985) ; Antonio Porta, *Melusina : una ballata e un diario* (Milano, Crocetti, 1987) ainsi que les poésies de Porta, *Poesie 1956-1988* (Milano, Oscar Mondadori, 1998) et son dernier recueil, posthume, *Yellow* (Milano, Mondadori, 2002).

Elle a publié de très nombreux essais sur D'Annunzio, le futurisme, Foscolo, Gozzano, Gadda, Pascoli, Porta, Sanguineti, Zanzotto.